



HAL
open science

“ Catastrophisme pronostique ” – L’Ange de l’Histoire change de perspective

Ralf Zschachlitz

► **To cite this version:**

Ralf Zschachlitz. “ Catastrophisme pronostique ” – L’Ange de l’Histoire change de perspective. Revue d’Allemagne et des Pays de langue allemande, 2020, tome 52, Olivier Hanse, Marc Lacheney (dir.) (Le catastrophisme environnemental), pp.17-33. halshs-04090666

HAL Id: halshs-04090666

<https://shs.hal.science/halshs-04090666>

Submitted on 15 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

«Catastrophisme pronostique» – *L'Ange de l'Histoire* change de perspective

■ Ralf Zschachlitz *

«So setzen alle zusammen, jeder auf seine Weise, das tägliche Leben fort, mit und ohne Nachdenken; alles scheint seinen gewöhnlichen Gang zu gehen, wie man auch in ungeheuren Fällen, wo alles auf dem Spiel steht, noch immer so fortlebt, als wenn von nichts die Rede wäre.»
Goethe, *Die Wahlverwandtschaften*, 1809

«Now now now is the time time time
To be be be aware.»
Pink Floyd, *Let there be more light*, 1968

1. L'ange de l'histoire à l'époque de l'anthropocène

Dans la dernière œuvre de Walter Benjamin, les thèses *Sur le concept d'histoire* rédigées en 1940, l'année de la mort par suicide de son auteur arrêté à la frontière franco-espagnole en fuite devant la Gestapo, se trouve un texte majeur de la pensée de la catastrophe en philosophie d'histoire, la neuvième thèse dite de l'«*Angelus Novus*». Bien qu'il s'agisse d'un des textes les plus cités de Benjamin, il est intéressant de le citer en entier pour mieux le situer dans le cadre de la discussion sur le catastrophisme environnemental :

«Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès»⁽¹⁾.

* ?? Université Lumière – Lyon 2.

1 Walter BENJAMIN, *Œuvres III*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 434. Version originale: Walter BENJAMIN, *Abhandlungen, Gesammelte Schriften*, vol. 1.2, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 697 sq.

Dans la lecture allégorique de la peinture de Paul Klee par Benjamin, l'ange dirige son regard vers le passé : en tant qu'ange de l'Histoire, il tient compte des événements du passé, mais au lieu de les ranger dans une perspective linéaire et chronologique, son regard d'ange, synthétique et immédiat, ne reconnaît dans l'Histoire qu'une seule et unique catastrophe de l'humanité. Avec ses yeux écarquillés et sa bouche ouverte, il devient pour Walter Benjamin l'ange de la catastrophe qui voit s'amonceler à ses pieds les ruines de l'histoire. Ce qui complique **son rôle et son action** en tant qu'ange, **celui** de réveiller les morts et réparer les dégâts, c'est qu'il ne peut pas s'arrêter. Avec ses ailes déployées, il est poussé vers l'avenir par une tempête, le dos en avant. Selon Benjamin, la tempête qui pousse l'ange de manière irrésistible est la croyance aveugle dans le progrès technique. La critique du progrès est la thématique centrale de « Sur le concept de l'Histoire »⁽²⁾. Dans la neuvième thèse, la foi naïve dans le progrès technique qui nous amènerait au paradis, pousse l'humanité toujours plus loin dans un mouvement toujours plus accéléré. Comme le révèle l'étymologie du terme, le « progrès » – *Fortschritt* en allemand – avance toujours et ne s'arrête jamais, l'objectif, le paradis sur terre, ne sera donc jamais atteint.

En 1940, Benjamin est conscient que le progrès purement technique peut à tout moment se retourner contre l'homme quand il n'est pas bridé par des valeurs éthiques. Dans ses thèses pessimistes, Benjamin, juif allemand en exil en France, réagit à la situation historique désespérante, le pacte germano-soviétique en particulier. Mais les thèses sont facilement applicables à la pensée environnementale. En soulignant la force irrésistible de l'idée du progrès qui pousse l'humanité le dos en avant dans l'avenir jalonné de catastrophes, Benjamin fait ressortir un aspect central de la pensée environnementale. L'anthropocène, le « concept de réflexion »⁽³⁾ important de la pensée environnementale qui permet de mieux considérer les crises environnementales que l'Humanité a provoquées sur la planète Terre, prend appui sur la critique de l'idéologie du progrès.

En 1940, Benjamin pressentait déjà les catastrophes de la guerre à venir. Sept ans plus tard, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, dans la *Dialectique de la Raison*, rédigée pendant la guerre en exil aux États-Unis et fortement imprégnée de la dialectique benjaminienne des thèses de *Sur le concept de l'Histoire*, réfléchissent à la question de savoir pourquoi, malgré les progrès techniques et même intellectuels, l'humanité a sombré dans la barbarie⁽⁴⁾. Ils concluent que « La malédiction du progrès irrésistible est l'irrésistible régression »⁽⁵⁾.

2 Pour une présentation plus détaillée cf. Ralf ZSCHACHLITZ, « Textes sur l'Histoire : la notion du progrès dans la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin. Du "Livre des passages" aux thèses "Sur le concept de l'Histoire" », in : *Histoires de textes. Mélanges pour Marie-Hélène Pérennec à l'occasion de son soixantième anniversaire*, numéro spécial de la revue électronique *Lyliia*, 44 (2009), p. 183-194, langues.univ-lyon2.fr/1184-Histoires-textes.html.

3 Cf. Gabriele DÜRBECK, « Das Anthropozän als geistes- und kulturwissenschaftlicher Reflexionsbegriff », in : Gabriele DÜRBECK, Urte STOBBE (dir.), *Ecocriticism. Eine Einführung*, Cologne/Weimar/Vienne, Böhlau, 2015, p. 113.

4 Max HORKHEIMER, Theodor W. ADORNO, *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, Frankfurt-sur-le-Main, Fischer, 1969, p. 1.

5 *Ibid.*, p. 42 : « Der Fluch des unaufhaltsamen Fortschritts ist die unaufhaltsame Regression. » Traduction française : Max HORKHEIMER, Theodor W. ADORNO, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974, p. 51.

On est plus ou moins d'accord pour fixer le début de l'anthropocène à la même époque de l'après-guerre⁽⁶⁾ et il est aisé d'établir un rapport direct entre « [l]a guerre et la Grande Accélération »⁽⁷⁾. La transition de la guerre nucléaire vers le nucléaire civil est un exemple évident de la continuation de la guerre par d'autres moyens. Dans « L'événement Anthropocène », Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz donnent d'autres exemples tels que la transformation de la voiture de guerre en Coccinelle civile par Volkswagen et de l'aviation de guerre en aviation civile. La mobilisation militaire se transforme en mobilisation civile qui se trouve à l'origine des problèmes écologiques actuels, ils concluent : « La Seconde Guerre mondiale a ainsi préparé le cadre technique et juridique de la société de consommation de masse »⁽⁸⁾. Dès 1958, Hans Magnus Enzensberger, lui, avait comparé le tourisme de masse à la mobilisation militaire⁽⁹⁾. Le caractère par définition catastrophique de la guerre s'est transmis au productivisme civil de la « Grande Accélération » qui est à l'origine de l'anthropocène. Les progrès surtout économiques des « trente glorieuses » des pays occidentaux, le miracle économique ouest-allemand en est un bon exemple, perdent ainsi leur aspect miraculeux.

Mais suivons plus en détail le fil de la critique du progrès de Benjamin pour élucider notre propos. Au début de la guerre, dans ses notes préparatoires aux thèses de *Sur le concept d'histoire*, Benjamin lie étroitement progrès et catastrophe dans un chiasme : « Die Katastrophe ist der Fortschritt, der Fortschritt ist die Katastrophe »⁽¹⁰⁾. Et il ajoute : « Die Katastrophe als das Kontinuum der Geschichte ». Dans son recueil d'aphorismes *Zentralpark* composé au même moment, il note :

« Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de la catastrophe. Que "les choses continuent comme avant" : voilà la catastrophe. Elle ne réside pas dans ce qui va arriver, mais dans ce qui, dans chaque situation, est donné. Ainsi Strindberg écrit-il – [...] – l'enfer n'est pas quelque chose qui nous attend, mais la vie que nous menons ici »⁽¹¹⁾.

Pour Benjamin, le progrès technique se transforme en une marche aveugle dans la catastrophe tant qu'il ne repose pas sur des considérations sociales ou éthiques. C'est la tempête du progrès, le mythe de la promesse du paradis à venir, qui pousse l'homme toujours plus loin dans sa course frénétique le dos en avant sans lui permettre de réfléchir à la destination où le pousse la tempête. Le 'catastrophisme' benjaminien n'est donc pas une mise en garde contre des catastrophes qui pourraient se produire, Benjamin les découvre au contraire dans nos habitudes et agissements

6 Jan Zalasiewicz fixe la date précise à la détonation de la première bombe atomique dans le désert de Los Alamos : « Die Einstiegsfrage: Wann hat das Anthropozän begonnen? », in : Jürgen RENN, Bernd SCHERER (dir.), *Das Anthropozän. Zum Stand der Dinge*, Berlin, Matthes und Seitz, 2015, p. 176.

7 Cf. Christophe BONNEUIL, Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'Histoire et nous* (2013), Paris, Seuil, 2016, p. 166 sq.

8 *Ibid.*, p. 159, 169 sq.

9 Hans Magnus ENZENSBERGER, « Eine Theorie des Tourismus », in : *Einzelheiten I*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1962, p. 199.

10 Walter BENJAMIN, *Gesammelte Schriften*, vol. 1.3., Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 1244.

11 Walter BENJAMIN, *Zentralpark, Gesammelte Schriften*, vol. 1.2, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 683. L'aphorisme est repris dans son *Livre des passages*: Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Paris, éd. du Cerf (coll. Passages), 2002, p. 491 (PW N9a,1). La traduction française est celle du *Livre des passages*.

actuels, dans le *hic et nunc*. Ce sont nos comportements irresponsables actuels au nom du progrès qui assombrissent nos perspectives du futur. C'est ici que se rejoignent les réflexions sur la philosophie de l'histoire de Benjamin et la pensée environnementale. Le diagnostic de Benjamin porte bien sûr sur la situation sociale et politique de son époque, concrètement sur le fascisme, mais il s'applique aisément à la nouvelle époque de l'anthropocène : il ne faut pas se laisser paralyser et démobiliser par la peur d'une apocalypse à venir, il faut au contraire se rendre compte que la catastrophe réside dans nos comportements quotidiens actuels, dans nos habitudes et notre train de vie de tous les jours. L'impact de cette perspective philosophique est – en principe ! – moins démobilisateur que le catastrophisme habituel : le 'catastrophisme' benjaminien nous interdit de repousser la prise de conscience de notre responsabilité sociale et individuelle aux calendes grecques et ne permet pas non plus d'espérer que nous ne vivrons pas la catastrophe environnementale à venir qui se produirait dans un avenir indéfini, elle est tout au contraire toujours déjà là.

2. L'importance des choses mineures

Une philosophie d'histoire environnementale qui s'inspire de la philosophie d'histoire benjaminienne se doit donc d'esquisser la sortie de cette catastrophe permanente. Dans l'aphorisme suivant dans *Zentralpark*, Benjamin note que le salut consiste à « trouver la petite fente dans la catastrophe continue »⁽¹²⁾. Il faut trouver la brèche dans la marche inexorable du progrès porteur de catastrophes, il faut se faufiler dans les fissures du progrès pour trouver une vie autre en dehors du continuum de temps vide de tous les jours de notre vie actuelle. L'homonyme allemand « *Sprung* » pour 'fente' ou 'fissure' garde ainsi ses deux sens, la petite fente (*Sprung*) dans le continuum de la catastrophe nous permet de faire le saut (*Sprung*) hors de la catastrophe omniprésente. Ce petit saut, qui peut sembler modeste, est un saut dans l'avenir : l'avenir ne doit pas être à l'instar du passé et même du présent une suite de catastrophes, les contemporains doivent trouver les fissures dans le mythe du progrès pour sortir de la catastrophe permanente. Dans une annexe à ses thèses sur la philosophie de l'histoire, Benjamin développe à travers son concept du messianisme sa façon de concevoir cette petite 'fêlure' dans la marche du progrès :

« Annexe B

On sait qu'il était interdit aux Juifs de sonder l'avenir. La Torah et la prière, en revanche, leur enseignaient la commémoration. La commémoration, pour eux, privait l'avenir des sortilèges auxquels succombent ceux qui cherchent à s'instruire auprès des devins. Mais l'avenir ne devenait pas pour autant, aux yeux des Juifs, un temps homogène et vide. Car en lui, chaque seconde était la porte étroite par laquelle le Messie pouvait entrer »⁽¹³⁾.

Il est aisé d'actualiser ce texte dans la perspective du catastrophisme à l'époque de l'anthropocène : on retrouve dans la dernière phrase de l'*Annexe B* la brèche, la fissure évoquée plus haut : le Messie entre par la porte étroite. Dans ses notes préparatoires

12 Walter BENJAMIN, *Zentralpark, Gesammelte Schriften*, vol. 1.2, p. 683. « Die Rettung hält sich an den kleinen Sprung in der kontinuierlichen Katastrophe. »

13 Walter BENJAMIN, *Œuvres III*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 443. Version originale : *Abhandlungen, Gesammelte Schriften*, vol. 1.2, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 704.

aux *thèses*, Benjamin souligne que « [l]e Messie interrompt l'histoire, le Messie n'apparaît pas à la fin d'une évolution »⁽¹⁴⁾. Il ne s'agit donc pas de l'idée chiliastique qui positionne l'arrivée du Messie à la fin des temps au bout d'un long processus interminable, le messie matérialiste benjaminien se glisse au contraire dans les fissures du progrès, cherche ses points faibles dans une actualisation qui réfute le mythe du progrès technique.

Ce ne sont pas les grandes conceptions millénaires, qu'elles soient d'ordre religieux ou 'progressiste', que Benjamin vise dans sa philosophie de l'histoire, ce sont au contraire la présence d'esprit et l'esprit critique capables d'interrompre la marche de l'histoire dans la catastrophe. Pour le dire avec le poète allemand Günther Eich⁽¹⁵⁾, c'est le grain de sable qu'il faut mettre dans l'engrenage huilé du progrès technique. Le véritable progrès ne se trouve pas au bout d'un long processus sous forme de rédemption ou de révolution, mais au contraire dans la présence d'esprit qui sait à tout moment interrompre la marche aveugle du 'progrès'. C'est dans cet esprit critique, dans cette capacité à percevoir les fentes dans la marche du progrès, que Benjamin découvre une forme de progrès d'une autre qualité. Dans *Le livre des passages* il note :

« Le progrès ne loge pas dans la continuité du cours du temps, mais dans ses interférences : là où quelque chose de véritablement nouveau se fait sentir pour la première fois avec la sobriété de l'aube »⁽¹⁶⁾.

Tandis que la perspective eschatologique ne nous fait vivre que la linéarité du temps chronologique et vide du présent, le retour éternel du toujours pareil, le véritable progrès consiste au contraire à savoir interrompre ce déroulement du temps vide, à se glisser dans les interférences, les fissures, à passer par la porte étroite pour faire exploser ou imploser de l'intérieur, par la critique, la marche aveugle vers la catastrophe. Benjamin souligne la 'sobriété' de l'aube qu'il entrevoit dans les fissures du temps présent pour la démarquer des idéologies mythiques qui promettent le bonheur dans un avenir incertain.

À l'époque de l'anthropocène, la catastrophe s'est systématiquement introduite dans le mode de vie des hommes. L'homme est désormais responsable de l'avenir de la vie sur la planète terre, il ne peut plus se résigner à décrire les faits et catastrophes de l'histoire comme une fatalité et doit se rendre compte qu'il est responsable des catastrophes qui pourraient se produire dans le futur : il doit savoir anticiper les catastrophes pour mieux les conjurer. L'ange de l'histoire de l'anthropocène doit se retourner, développer une perspective qui envisage l'avenir sur la base de ses connaissances et expériences. Il ne peut plus respecter l'interdit de l'historiographie de « sonder l'avenir ». Avec la prise de conscience de la responsabilité de l'homme pour le devenir de la terre à l'époque de l'anthropocène, il ne peut pas non plus se résigner à décrire les catastrophes provoquées par l'homme par le passé, pour tenir compte des conséquences souvent catastrophiques du progrès il se doit en revanche de montrer les catastrophes à venir dans ce qu'on peut appeler un « catastrophisme pronostique ».

14 Walter BENJAMIN, *Gesammelte Schriften*, vol. 1.3., Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 1243.

15 Cf. Günther EICH, *Träume*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1953, p. 189.

16 Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages* (1989), Paris, 2000, p. 492 (N9a,7). Original: *Das Passagenwerk*, vol. 1, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1982, p. 593.

C'est le narratif littéraire qui ne se prive pas du regard pronostique qui est mieux adapté à présenter cette perspective que l'historiographie traditionnelle. Les 'histoires' de la littérature individualisent et ainsi concrétisent l'Histoire. Sur la base du vécu individuel concret du passé, la littérature peut faire des pronostics sur le « vécu » du futur, une sorte de futur antérieur. L'aphorisme du *Livre des passages*, cité plus haut, débute ainsi :

« Il y a, à l'intérieur de chaque œuvre d'art véritable, un endroit où celui qui s'y place sent sur son visage un air frais comme la brise d'une aube qui pointe. Il en résulte que l'art, que l'on considérerait souvent comme réfractaire à toute relation avec le progrès, peut servir à déterminer la nature authentique de celui-ci »⁽¹⁷⁾.

C'est grâce à l'art « véritable » qu'une forme tout autre, « authentique », du progrès devient possible aux yeux de Benjamin, comme une « brise d'une aube qui point ». L'art authentique peut rendre concevable une forme et idée tout autre du progrès. S'il faut sauver le terme de progrès, ce qui semble être le cas pour Benjamin, ce n'est que dans un mouvement dialectique que l'art peut développer cette promesse de bonheur autre en trouvant les fissures (*Sprünge*) dans le progrès destructeur quotidien pour prendre son élan en vue du saut (*Sprung*) dans l'avenir. Ce n'est pas par hasard que Benjamin construit lui-même sa propre description de l'ange de l'histoire sur l'allégorèse d'une œuvre d'art.

Benjamin anticipe aussi la critique de la « Grande accélération » qui se trouve à l'origine du concept de l'anthropocène⁽¹⁸⁾. Il formule sa critique à travers des analyses littéraires, en particulier par le concept du « flâneur » dans ses écrits sur Baudelaire tirés de son chef-d'œuvre inachevé, *Le livre des passages* et ses textes corollaires. Dans *Zentralpark*, qui fait partie du grand ensemble des projets pour son *opus magnum*, Benjamin souligne que l'allure du flâneur baudelairien, sa lenteur, s'oppose à celle de la foule parisienne. Par son impassibilité ostentatoire, Baudelaire proteste contre la rapidité du processus de la production industrielle⁽¹⁹⁾. Dans *Le livre des passages*, Benjamin constate : « L'oisiveté du flâneur est une protestation contre le partage du travail »⁽²⁰⁾. Le flâneur baudelairien est ainsi l'un des premiers concepts littéraires à s'ériger contre l'allure sans cesse accélérée de la vie quotidienne de la modernité.

D'autres éléments anticipant la pensée environnementale dans les œuvres de Benjamin sont la modestie et la sobriété qui se trouvent dans les formes esthétiques aussi bien que dans la pensée philosophique benjaminienne. Grand admirateur de Johann Peter Hebel, de Robert Walser et de Franz Kafka, Benjamin goûte les formes mineures⁽²¹⁾ de la littérature. Ses propres œuvres littéraires se présentent sous la forme d'aphorismes et de petite prose. Dans les formes épiques, il prise le « récit » (*Erzählung*) et compare

17 *Ibid.*

18 Cf. Christophe BONNEUIL, Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'Histoire et nous* (2013), Paris, Seuil, 2016, p. 24-25.

19 Walter BENJAMIN, *Zentralpark, Gesammelte Schriften*, vol. 1.2, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, p. 679.

20 W. BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e* (note 16), p. 445. Traduction modifiée par R.Z.

21 Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI ont donné cette appellation aux formes de petite prose de Kafka : *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Les éditions de minuit, 1975.

cette forme de narration sans fin⁽²²⁾ avec la grande forme achevée du roman⁽²³⁾. De même, *Le livre des passages*, le chef-d'œuvre théorique de Benjamin, se présente sous la forme d'un recueil d'aphorismes et de citations critiques et littéraires. Ce n'est pas seulement un hasard de la biographie benjaminienne qu'il soit resté inachevé, la pensée de Benjamin penche plutôt du côté fragmentaire et des petites formes esthétiques plutôt que de chercher l'œuvre aboutie et fermée. Nous avons vu qu'il ne cherche pas non plus les grands projets utopiques, le 'Messie' n'arrive pas par la voie royale des grandes idées mythiques, voire mystiques, mais par la porte étroite, le bonheur ne se trouve pas dans l'achèvement de grands mythes à la fin des temps, dans de grandes utopies millénaires, mais tout au contraire dans les interstices du temps quotidien, dans la «sobriété de l'aube qui point».

Ce penchant pour la sobriété et pour les formes 'mineures' dans le domaine esthétique, philosophique et sociologique, permet d'apparenter la pensée benjaminienne à la «Théorie du chaos». Cette théorie d'origine mathématique montre que le cours du monde n'est pas prédictible de façon purement scientifique, le moindre écart, la moindre action peut avoir un grand effet susceptible d'évoluer dans un sens imprévu. L'image de «l'effet papillon» selon laquelle le battement d'aile d'un papillon en Californie peut provoquer un cyclone en Asie est l'illustration la plus connue de cette théorie. La Théorie du chaos est une façon de penser très interdisciplinaire qui lie les sciences, les sciences sociales et les humanités par sa façon de penser la complexité et la variété du monde. Dans les humanités environnementales, elle contribue à sensibiliser à l'interdépendance des faits écologiques et à la responsabilisation des hommes de l'anthropocène en faisant comprendre que la moindre chose a un sens, que la moindre action peut avoir des conséquences pour le meilleur et pour le pire. Cette pensée rend leur dignité et leur importance aux choses insignifiantes, on pourrait dire avec Benjamin qu'elle rend leur 'aura' à toutes les choses et à tous les êtres vivants : «le pouvoir de lever les yeux»⁽²⁴⁾.

Dans son *Histoire mondiale de l'écologie*, l'historien Joachim Radkau souligne que chaque individu peut provoquer des effets mondiaux par de petits actes. Pour lui, la théorie du chaos est l'innovation la plus importante dans le domaine de la recherche sur les systèmes écologiques depuis les années 1980 parce qu'elle a relativisé la valeur pronostique des modèles mathématiques statiques et souligné l'importance des évolutions non-linéaires et chaotiques dans le monde organique⁽²⁵⁾. C'est encore le narratif littéraire qui correspond bien à cette théorie du chaos car il est le mieux à même de remplacer les modèles pronostiques trop rigides par sa souplesse pronostique littéraire, par un catastrophisme pronostique, qui ne prétend pas présenter un modèle infallible mais profite des capacités virtuelles de la littérature pour créer des images de catastrophes dont l'homme de l'anthropocène pourrait se rendre responsable.

22 Cf. Walter BENJAMIN, *Le Conteur*, in : *Œuvres III*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 138.

23 Cf. Walter BENJAMIN, *Crise du roman*, in : *Œuvres II*, Paris, Gallimard (folio) 2000, p. 189-197.

24 Cf. Walter BENJAMIN, *Sur quelques thèmes baudelairiens*, in : *Œuvres III*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 382.

25 Joachim RADKAU, *Die Ära der Ökologie. Eine Weltgeschichte*, Munich, Beck, 2011, p. 582, 636.

3. Catastrophisme pronostique

Il faut ici distinguer ce que nous appelons le « catastrophisme pronostique » du catastrophisme pur et simple qui tire sa satisfaction de la présentation (plus ou moins) esthétique de la catastrophe. Walter Benjamin peut encore une fois nous être utile pour faire cette distinction. Dans l'épilogue de son article « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », Benjamin explique que, pour organiser et manipuler les masses prolétarisées, le capitalisme procède à une esthétisation de la vie politique, et conclut : « Tous les efforts pour esthétiser la politique culminent en un seul point. Ce point est la guerre »⁽²⁶⁾. Benjamin pense bien sûr au fascisme, il cite un long passage du manifeste du futuriste Marinetti sur la guerre d'Éthiopie qui glorifie la guerre moderne de manière dithyrambique. Pour Benjamin, une telle esthétisation de la guerre démontre « que la société n'était pas mûre pour faire de la technique son organe »⁽²⁷⁾, et il poursuit :

« Au lieu de canaliser les fleuves, elle dirige le flot humain dans le lit de ses tranchées ; au lieu d'user de ses avions pour ensemercer la terre, elle répand ses bombes incendiaires sur les villes, et, par la guerre de gaz, elle a trouvé un moyen d'en finir avec l'aura. *Fiat ars, pereat mundus*, tel est le mot d'ordre du fascisme, qui, de l'aveu même de Marinetti, attend de la guerre la satisfaction artistique d'une perception sensible modifiée par la technique »⁽²⁸⁾.

Les deux premières phrases font preuve d'une forte indigence en matière de pensée environnementale, Benjamin n'avait pas encore vécu et, victime du fascisme, il n'a pas eu l'occasion de vivre la Grande accélération de l'après-guerre et le transfert de la mobilisation guerrière dans la société civile. De nos jours, dans les milieux éco-conscients, canaliser les fleuves et ensemercer les terres par des avions n'est plus à l'ordre du jour. Mais les réflexions benjaminienes sur l'esthétique guerrière aident à distinguer ce que nous appelons le « catastrophisme pronostique » du catastrophisme purement esthétique. On ne pourra bien sûr pas systématiquement considérer comme fasciste 'l'art' de la catastrophe, mais force est de constater que l'art présentant les catastrophes d'un point de vue purement esthétique, de nos jours en particulier d'un point de vue cinématographique, a un penchant prononcé pour les scènes fortes et violentes de guerre. Cela se fait surtout dans une perspective marchande, la catastrophe est fortement prisée par le grand public. Benjamin le formule en latin (*Fiat ars, pereat mundus*) : vive l'art, quitte à voir sombrer le monde dans la catastrophe. Cette esthétique n'a rien d'autre à transmettre à ses consommateurs que le plaisir de la violence. Benjamin formule cela à la fin de son article « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique » : l'humanité « s'est suffisamment aliénée à elle-même pour être capable de vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de tout premier ordre »⁽²⁹⁾.

Le « catastrophisme pronostique » en revanche se projette dans l'avenir dans un mouvement dialectique en prenant son départ dans le présent ou dans une expérience du passé, tout en se servant de ses connaissances en matière de catastrophes passées (*Katastrophenwissen*).

26 Walter BENJAMIN, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, in : *Œuvres III*, Paris, Gallimard (folio), 2000, p. 313 sq.

27 *Ibid.*, p. 315.

28 *Ibid.*, p. 316.

29 *Ibid.*, p. 316.

4. Hans Magnus Enzensberger : *Le naufrage du Titanic*

Pour donner l'exemple d'une littérature dont la catastrophe n'est pas le but esthétique principal, il est utile de regarder un texte qu'on peut considérer comme un classique de la littérature écocritique⁽³⁰⁾ : *Le naufrage du Titanic. Une comédie* (1978)⁽³¹⁾ de Hans Magnus Enzensberger. Dans son recueil de 35 «chants», Enzensberger montre comment l'idée de progrès peut faire fausse route. Le Titanic, considéré comme la prouesse du progrès de son époque, a coulé à sa première traversée parce qu'on le croyait insubmersible, provoquant ainsi une des plus grandes catastrophes maritimes civiles de tous les temps.

Pour Enzensberger, le naufrage du *Titanic* est une preuve concrète du caractère mythique du concept de progrès. Dans le seizième chant, il réclame que le naufrage fasse réfléchir les responsables (*Titanic*, 55, 59), visant ainsi les inconditionnels du progrès. Enzensberger épingle ce qui est aussi un des plus grands problèmes en matière écologique de notre temps : à bord du Titanic, l'insouciance basée sur la foi dans le progrès, l'insubmersibilité du paquebot, est si forte que, malgré tous les signes précurseurs de la catastrophe à venir, les passagers à bord ne veulent pas y croire. C'est la foi naïve et inébranlable dans le progrès qui fait le comique, certes très noir, du texte. À bord du Titanic, on fait comme si rien ne s'était passé après le choc avec l'iceberg, on pratique le *business as usual*. C'est un des clichés les plus courants du naufrage du Titanic que l'orchestre de bord aurait joué jusqu'à la dernière minute. Un jeu de mots difficilement traduisible du vingt-neuvième chant rappelle qu'il est très difficile d'envisager sa propre fin : „Wer glaubt schon daran, dass er dran glauben muss?“ (*Titanic*, 99, 107). Dans un anachronisme littéraire, dont son texte est riche, Enzensberger reproduit au treizième chant les paroles d'un tube allemand de 1942, l'année où la nef des fous du national-socialisme rencontra son propre iceberg à Stalingrad. Le refrain de la chanson populaire est le suivant : « Ce n'est pas la fin du monde / on en a encore besoin » (« Davon geht die Welt nicht unter, / sie wird ja noch gebraucht », *Titanic*, 50, 54).

Ce qui distingue également l'ouvrage d'Enzensberger de la littérature catastrophiste, c'est que la narration et le rôle de son narrateur sont systématiquement évoqués et mis en abyme dans le texte. Le seizième chant commence de la façon suivante : « Le naufrage du Titanic est notoire. / C'est de la matière pour les poètes » (*Titanic*, 55, 59). Les deux vers confirment ce que nous avons dit à propos du catastrophisme pronostique : l'écrivain utilise les faits notoires pour en fabriquer son œuvre d'art, en l'occurrence « Le naufrage du Titanic ». De manière dialectique, il part d'un fait du passé pour l'actualiser dans son texte et pour lui donner une valeur pronostique. Plus tard dans le même chant, cette valeur pronostique du naufrage réel aussi bien que poétique est soulignée : « Il ouvre la voie à un avenir meilleur » (*Titanic*, 55, 59).

Dans un essai intitulé « Deux remarques en marge à propos de la fin du monde »⁽³²⁾, publié la même année que *Le naufrage du Titanic* dans son périodique *Kursbuch*,

30 Cf. Benjamin BÜHLER, *Ecocriticism. Grundlagen – Theorien – Interpretationen*, Stuttgart, Metzler, 2016, p. 133.

31 Hans Magnus ENZENSBERGER, *Der Untergang der Titanic. Eine Komödie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1978. Traduction : *Le naufrage du Titanic. Une comédie*, Paris, Gallimard, 1981. Les pages de l'original et de la version française se trouvent dans le texte sous le sigle « *Titanic* ».

32 Hans Magnus ENZENSBERGER, « Zwei Randbemerkungen zum Weltuntergang », *Kursbuch*, mai 1978.

Enzensberger présente la pensée apocalyptique sous un jour positif et constructif : dans une perspective d'alerte environnementale, le catastrophisme pronostique brandit la menace de la catastrophe pour éviter les catastrophes à venir. Dans *Le naufrage du Titanic*, il met en pratique cette dialectique : en évoquant les catastrophes du passé, il attise la conscience critique d'éventuelles catastrophes à venir chez les lecteurs et spectateurs. La « comédie » d'Enzensberger constitue un bel exemple d'une telle littérature pronostique. Il s'agit de savoir de quelle façon l'apocalypse peut être transformée en art (*Titanic*, 12, 14). La question est également de savoir comment l'écrivain peut prendre du plaisir à décrire l'apocalypse, question qu'Enzensberger se pose aussi bien dans son essai théorique sur l'apocalypse que dans son texte littéraire dystopique. Pour le catastrophisme pronostique, la réponse est d'ordre éthique : la création littéraire présente la catastrophe pour éviter des catastrophes futures. Dans le vingt-deuxième chant, Enzensberger décrit le contexte de l'écriture de la première version de son texte littéraire (perdu dans un colis envoyé de Cuba à Paris, il a également fait naufrage) à La Havane :

« Le dos tourné vers l'avenir, je lisais / des plans et des statistiques, et partout / je lisais la même chose : nous sommes tous sur un même navire, / mais aussi : Quand on est pauvre, on coule plus vite »⁽³³⁾.

Si Hans Magnus Enzensberger, un des écrivains de l'après-guerre les plus proches de la théorie critique de l'École de Francfort et fin connaisseur des œuvres de Benjamin, utilise ici l'image du dos tourné à l'avenir, il s'agit bien sûr d'un renvoi intertextuel direct à la thèse de l'ange de l'histoire de Walter Benjamin. Tout comme l'*Angelus Novus*, l'écrivain Enzensberger tourne le dos à l'avenir en écrivant sans savoir ce qu'il lui apportera, par exemple la perte de son premier manuscrit. Mais, par le moyen de la forme littéraire, il inverse la perspective de l'ange de l'histoire de 180 degrés pour donner une valeur pronostique aux expériences catastrophiques du passé. À la différence de l'ange de l'histoire benjaminien, Enzensberger reconstitue la catastrophe du naufrage du Titanic dans un texte littéraire, tirant ainsi des expériences de la catastrophe réelle. Il contextualise l'événement de 1912 avec son propre présent de 1978 et se permet de faire des pronostics sur les catastrophes à venir. Sur la base de statistiques reproduites dans le vingt-deuxième chant, il fait des pronostics sur les couches sociales les plus touchées par les catastrophes à venir : « le pauvre se noie plus rapidement ». Pour actualiser à son tour la comédie noire d'Enzensberger et confirmer ses pronostics de 1978, on peut observer que, de nos jours, on fait les mêmes pronostics sur les populations des régions pauvres du monde. Dans son ouvrage d'orientation sociologique *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXI^e siècle*, Harald Welzer arrive à la même conclusion. Il souligne lui aussi que les scénarios pronostiques qui suscitent des inquiétudes publiques sont basés sur des données du passé⁽³⁴⁾. Il termine son introduction intitulée « Un bateau dans

33 « Mit dem Rücken zur Zukunft las ich Grundrisse und Statistiken und überall las ich dasselbe: Wir sitzen alle in einem Boot, doch: Wer arm ist, geht schneller unter. » *Titanic*, p. 71. Cf. aussi p. 102. Traduction, p. 70, légèrement modifiée.

34 Harald WELZER, *Les guerres du climat. Pourquoi on tue au XXI^e siècle*, Paris, Gallimard, 2009, p. 14 sq., trad. Bernard Lortholary. Original: *Klimakriege. Wofür im 21. Jahrhundert getötet wird* (2008), Frankfurt-sur-le-Main, Fischer, 2014.

le désert» – encore une métaphore du navire – de la façon suivante: «Mais il est des livres qu'on écrit dans l'espoir de se tromper»⁽³⁵⁾. Cela vaut également pour la littérature du catastrophisme pronostique.

Au dernier chant, le narrateur à la première personne du *Naufrage du Titanic* s'adresse aux personnes sur le bateau en train de couler: «Mesdames, Messieurs, vous vous trouvez au bord du gouffre.» Mais, épuisées, elles répondent courageusement: «Merci, vous aussi.» Le narrateur s'interroge:

«Je me demande s'il s'agit de quelques douzaines de gens
ou bien s'il y a là-bas toute l'humanité, prête
comme sur un quelconque paquebot à musique bon pour la ferraille
et consacré à une seule cause, au naufrage?

Je n'en sais rien. Dégoulinant, je suis aux aguets, [...]»

(*Titanic*, 114, 121).

Après avoir montré le naufrage du Titanic dans une perspective littéraire très variée, le narrateur hésite, lui aussi, à lire sa propre description du *naufrage du Titanic* comme une allégorie de la débâcle de l'humanité à venir. Lui aussi, «trempé jusqu'aux os», semble souhaiter s'être trompé.

Ce n'est pas seulement la traditionnelle exigence de véracité de toute littérature qui pousse la littérature écocritique à donner dans le catastrophisme pronostique, à dire et montrer les choses qui terrifient et qui fâchent, il s'agit aussi d'une nouvelle forme d'éthique environnementale. Dans les arts et en littérature, grâce à leurs moyens imagés et imaginaires, le spectacle catastrophique peut prendre des allures plus dramatiques que dans d'autres domaines.

5. Le catastrophisme pronostique en philosophie et sociologie allemandes

Il ne faut pourtant pas oublier que, dans les humanités environnementales, le changement de perspective pronostique a également eu lieu en philosophie et sociologie allemandes. Depuis Walter Benjamin, que nous présentons ici comme un précurseur de la pensée environnementale allemande, son cousin Günther Anders, dans son livre *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*⁽³⁶⁾, adopte cette perspective. Dès 1956, il crée le terme d'*Apokalypseblindheit* pour critiquer l'incapacité de ses contemporains à voir et imaginer l'apocalypse, en particulier nucléaire, qui menaçait l'humanité. Pour Anders lui aussi, c'est la foi dans le progrès qui aveugle l'humanité et la rend incapable de comprendre que désormais tout le monde peut être victime des produits techniques de l'homme. Il constate: «Comme nous avons le pouvoir de nous anéantir mutuellement, nous sommes les seigneurs de l'apocalypse»⁽³⁷⁾. Anders est également à l'origine du terme de la «honte prométhéenne» de l'homme moderne, incapable de suivre le rythme de

35 *Ibid.*, p. 16.

36 Günther ANDERS, *Die Antiquiertheit des Menschen 1. Über die Seele im Zeitalter der zweiten industriellen Revolution*, Munich, Beck, 1956. Traduction française: *L'Obsolescence de l'homme*, t. 1: *Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, trad. Christophe David, Paris, Éditions Ivrea, 2002.

37 *Ibid.*, p. 239: «Da wir die Macht besitzen, einander das Ende zu bereiten, sind wir die Herren der Apokalypse.»

l'évolution de ses propres productions techniques. Il appelle l'humanité à développer une imagination morale pour reprendre la main et ralentir la course frénétique du progrès⁽³⁸⁾.

En 1979, Hans Jonas publie ce qui est désormais considéré comme une éthique environnementale de référence: *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*⁽³⁹⁾. Jonas formule son propre « impératif catégorique » qui appelle l'humanité à agir de sorte à ce que la survie de l'homme sur terre ne soit pas compromise⁽⁴⁰⁾, ce qui signifie pour lui qu'il faut « réduire, freiner, préserver ». Pour Jonas, l'homme n'a jamais été à ce point responsable de son propre sort dans l'histoire de l'humanité, pensée qui se trouve à la base du concept de l'anthropocène.

Sept ans plus tard, dans son livre *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*⁽⁴¹⁾, le sociologue Ulrich Beck présente notre société moderne comme une société incapable d'anticiper les conséquences des productions techniques. Ce constat est très proche du concept de la « honte prométhéenne » de l'homme moderne, on peut désormais dire de l'homme de l'anthropocène qu'il se sent tout petit face à ses propres exploits techniques. L'imprévisibilité des conséquences de nos propres productions crée un malaise. Les discours catastrophiques qui ont pris de l'envergure dans les années quatre-vingt du XX^e siècle, sont, selon Beck, un signe que la tournure prise par le progrès technique est mal acceptée par la société⁽⁴²⁾. Au lieu de se cantonner dans le déni aussi bien avant qu'après les catastrophes, il faut, selon Beck, apprendre à prendre les risques au sérieux. « Constaté l'existence de risques »⁽⁴³⁾ (*Risikofeststellungen*), c'est pour Beck une nouvelle forme d'éthique interdisciplinaire, une symbiose encore inconnue entre sciences naturelles et sciences humaines. L'année de la publication de son livre en 1986, Beck se voit amené à ajouter une deuxième introduction pour des raisons d'actualité: la catastrophe de Tchernobyl confirme après-coup la pertinence de ses réflexions.

Ce que les trois textes ont en commun – on pourrait ajouter les considérations plus catastrophistes d'Ivan Illich⁽⁴⁴⁾ –, c'est une éthique de la modération, de la réduction, du ralentissement. Ils partagent cela avec les idées prémonitoires de Walter Benjamin, sa critique du mythe du progrès aussi bien que ses préférences pour les petites formes 'insignifiantes' et pour la lenteur de la flânerie. L'ange nouveau de l'histoire de l'anthropocène avec son visage tourné vers le futur ne veut plus se trouver confronté, impuissant, aux catastrophes. Il est conscient que les catastrophes

38 *Ibid.*, p. 273.

39 Hans JONAS, *Das Prinzip Verantwortung. Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Francfort-sur-le-Main, Insel Verlag, 1979 / Suhrkamp, 1984. p. 36. Version française: *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greisch, Paris, Flammarion, 1995.

40 *Ibid.*, p. 36.

41 Ulrich BECK, *Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986. Version française: *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, traduit par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Paris, Flammarion, 2001.

42 *Ibid.*, p. 37. Traduction française, p. 51.

43 *Ibid.* Traduction française, p. 52.

44 Ivan ILLICH, *Selbstbegrenzung. Eine politische Kritik der Technik*, Reinbek/Hambourg, Rowohlt, 1975.

provoquées par la société industrielle sont des catastrophes d'envergure mettant en péril la vie sur terre.

Mais tout comme le marxisme benjaminien semble avoir perdu de son mordant par l'association avec le messianisme juif qui entre par la petite porte, cette nouvelle éthique esquissée par les philosophes et sociologues de l'après-guerre semble avoir un fond conservateur qui la désavoue. L'éthique environnementale qui vise à éviter les catastrophes futures pour préserver la nature et les acquis de l'humanité, qui ne souhaite pas tout perdre dans un énième grand cataclysme dont l'histoire de l'humanité est 'riche'⁽⁴⁵⁾, qui ne souhaite pas toujours recommencer à zéro et faire preuve de résilience, se redresser après de grandes catastrophes et le dénuement complet qui en résulte pour toujours retomber dans le même... consumérisme destructeur : une telle éthique n'a, à première vue, rien de révolutionnaire. La nouvelle éthique environnementale de la décroissance souffre donc de ce qu'on peut considérer comme une certaine ringardise qui la rend moins attrayante que les grandes idées du progrès ou les utopies d'une société paradisiaque.

Or, à regarder les critiques souvent violentes qui visent cette nouvelle éthique, par exemple le reproche formulé par le néo-libéralisme politique de prêcher une « société du renoncement », on constate que l'aspect 'conservateur' de l'ascétisme environnemental lui confère toute son actualité. Les revendications portées par l'éthique environnementale semblent donc à première vue faire un pas en arrière, mais s'avèrent être un bond géant pour l'humanité si on prend au sérieux les messages qu'elles transportent. L'appel à abandonner les grandes idéologies de progrès technique permanent qui voit tout en grand, pour se réorienter dans le sens d'une « sobriété heureuse »⁽⁴⁶⁾ prenant au sérieux les choses soi-disant insignifiantes, a un immense impact social, politique et économique. Le philosophe Peter Sloterdijk souligne que « l'intelligence pronostique » est un phénomène nouveau de notre nouvelle ère de l'anthropocène qui devrait formuler ses revendications de manière plus prononcée encore pour prévenir les risques⁽⁴⁷⁾. Dans un autre article intitulé « Wie groß ist groß? »⁽⁴⁸⁾ qui porte l'interrogation sur la 'grandeur' dans son titre, le même Peter Sloterdijk voit surgir un nouvel *impératif catégorique* sur le vaisseau terrestre sous la forme d'un nouveau « puritanisme écologique » qui, selon lui, provoquera un retournement des valeurs plus

45 Cf. par exemple : Jared DIAMOND, *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*, New York, Penguin, 2005.

46 Cf. le livre du même titre de Pierre RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, 2010.

47 Peter SLOTERDIJK, « Das Anthropozän – Ein Prozess-Zustand am Rande der Erd-Geschichte? », in : Jürgen RENN, Bernd SCHERER (dir.), *Das Anthropozän. Zum Stand der Dinge*, Berlin, Matthes und Seitz, 2015, p. 41.

48 Peter SLOTERDIJK, « Wie groß ist 'groß'? », in : Paul J. CRUTZEN, Mike DAVIS, Michael D. MASTRANDREA, Stephen H. SCHNEIDER, Peter SLOTERDIJK, *Das Raumschiff Erde hat keinen Notausgang*, Berlin, Suhrkamp, 2011, p. 102 sq. Dans cet article, Sloterdijk renvoie (cf. p. 97) à l'ouvrage de Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain* (Paris, Seuil, 2004). Les termes d'« intelligence pronostique » et de « catastrophisme éclairé » de Sloterdijk et de Dupuy sont très proches de ce que nous appelons ici « catastrophisme pronostique ». Nous regrettons de ne pas avoir pu présenter plus en détail le livre de Dupuy qui consacre beaucoup de pages aux travaux de Hans Jonas.

important que la Réforme du XVI^e siècle⁽⁴⁹⁾. Ce nouvel impératif opposera la réduction à l'augmentation, la retenue à l'explosion, l'austérité au gaspillage, l'auto-restriction à la libération de l'individu. Sloterdijk voit ainsi surgir les « géants » qui vont s'affronter au siècle à venir : d'un côté l'expansionnisme cynique et hédoniste du *business as usual* et de l'autre le minimalisme écologique. D'après Sloterdijk, nous aurons à choisir entre l'éthique du feu d'artifice et l'éthique de l'ascèse⁽⁵⁰⁾. Le catastrophisme pronostique semble avoir de beaux jours devant lui.

Résumé

La neuvième thèse dite de l'« Angelus Novus », tirée de Sur le concept d'histoire de Walter Benjamin, son dernier ouvrage (rédigé en 1940), est un texte majeur de la pensée de la catastrophe en philosophie de l'histoire. La critique de l'idéologie du progrès formulée dans ce texte s'applique aisément aux réflexions sur le catastrophisme environnemental à l'époque de l'anthropocène. Dans le cadre d'une lecture plus large qui prend en compte les travaux corollaires de l'opus magnum de Benjamin, Le livre des passages, la perspective de la critique du progrès benjaminienne peut être inversée dans ce qu'on peut appeler un « catastrophisme pronostique » qui vise à conjurer d'éventuelles catastrophes à venir plutôt que de répertorier les catastrophes du passé. Le bien-fondé du concept est illustré par une analyse du Naufrage du Titanic de Hans Magnus Enzensberger (1978). La pensée originale de la catastrophe benjaminienne se répercute sur la critique du progrès de la seconde moitié du XX^e siècle formulée par des penseurs tels que Günther Anders, Hans Jonas et Ulrich Beck.

Zusammenfassung

Walter Benjamins neunte These des Angelus Novus aus seinem letzten Werk Über den Begriff der Geschichte von 1940 ist ein zentraler Text zum Katastrophendenken in der Geschichtsphilosophie. Die hier formulierte Fortschrittskritik lässt sich sehr gut auf das ökologische Katastrophendenken im Zeitalter des Anthropozäns übertragen. In einer Lektüre, die auch Texte aus dem Umkreis von Benjamins opus magnum des Passagenwerks heranzieht, kann ein Perspektivenwechsel der Benjaminschen Kritik des Fortschritts hin zu einem „prognostischen Katastrophismus“ vollzogen werden, wo nicht mehr die historischen Katastrophen, sondern die Gefahren zukünftiger, vom Menschen provozierter ökologischer Katastrophen in den Brennpunkt rücken. Das Konzept wird an Hans Magnus Enzensbergers Der Untergang der Titanic (1978) illustriert. Das kritische Katastrophendenken Benjamins findet in der zweiten Hälfte des 20. Jahrhunderts eine Fortsetzung in der Fortschrittskritik von Denkern wie Günther Anders, Hans Jonas und Ulrich Beck.

Abstract

The ninth thesis called Angelus Novus from Walter Benjamin's last work, the theses On the concept of History (1940), is a major text on catastrophe thought in historical

49 *Ibid.*, p. 101 sq.

50 *Ibid.*, p. 104.

philosophy. The critique on progress, which is formulated there, applies easily on the ecological thoughts of catastrophe in the Anthropocene age. From a vaster reading which also involves texts related to Benjamin's opus magnum in the Arcades Project, the point of view of Benjamin's critique on progress gets reversed into what we can call "prognostic thought of catastrophe" which describes the upcoming ecological threats provoked by Humankind, instead of the past catastrophes. This concept gets depicted in Hans Magnus Enzensberger's The Sinking of the Titanic (1978). The critical thought of catastrophe by Benjamin gains more importance in the second half of the 20th century with the critique of progress by philosophers like Günther Anders, Hans Jonas and Ulrich Beck.

